

Stendhal, Hugo Waterloo: la part obscure des batailles

par Pierre-Marc et Chantal de Biasi

Une défaite sans appel Waterloo, un nom de ville en Belgique, dans le Brabant, au sud de Bruxelles, sur la lisière sud de la giboyeuse forêt de Soignes. C'est là, en 1815, chacun le sait, que Napoléon, revenu de l'île d'Elbe a été définitivement vaincu par « les Alliés », en l'occurrence les Anglais et les Prussiens — un certain 18 juin. Une défaite sans avenir : en perdant une bataille, la France avait perdu la guerre. Les Anglais et les Allemands ont retenus la date, pas nous, évidemment. Mais il est fort probable que l'Autre qui la savait, n'a pas agi au hasard, cent vingt cinq ans plus tard, en choisissant, à l'intention des Anglais, de lancer son appel, de Londres, ce jour là. Le 18 juin 1815, la guerre était-elle vraiment perdue? D'abord victorieuse, l'armée française fut écrasée : quarante mille morts, une résistance héroïque de la Garde, la déroute. Était-ce la Défaite? Au soir de ce fameux 18 juin, lorsque le sort des armes était visiblement devenue défavorable à la France, Napoléon était précipitamment revenu du champ de bataille à Paris. Il espérait obtenir des Chambres les pouvoirs exceptionnels qui lui auraient permis de décréter la levée en masse, de susciter un sursaut armé de toute la Nation, comme en 93. La France en était-elle capable? Les parlementaires, avisés, ont choisi la capitulation. Hugo conclut : « Robespierre à cheval fut désarçonné ». En somme, que fut Waterloo? Les Allemands y ont vu la fin méritée d'un envahisseur qui prétendait infliger au monde la loi des Lumières et sa conception des libertés, les Anglais la chute d'un despote mal élevé sans self-control extrêmement nuisible au sacrosaint commerce. En France, les légitimistes ont accueilli la défaite avec une joie légitime ; ils furent les seuls, les autres se sont tus. Quant aux hommes de Waterloo, ceux qui avaient traversé l'enfer et qui s'en étaient sortis, plus terre à terre, il se sont rappelé longtemps qu'aux premières heures de la bataille, le 18, avant les affrontements, ç'avait été, de part et d'autre, pour les fantassins anglais et français, la plus fantastique battue de tous les temps, une véritable fête : débusqués par le fracas des tambours, les lièvres du Brabant sautaient par milliers à portée de fusil, une vraie folie, il suffisait de tirer dans le tas. Le soir, les survivants des deux camps n'avaient tous eu qu'un même plat au menu : le civet de Waterloo.

Un mythe. Waterloo n'a pas été une bataille comme les autres. Par son intensité tragique — plus de deux cent mille combattants sur le terrain, soixante deux mille morts en quelques heures d'affrontement — , par son enjeu politique — le destin de l'Europe monarchique et de la France post-révolutionnaire —, par sa dimension symbolique — la légende impériale, la figure même de Napoléon, — enfin et surtout, par l'incertitude des combats, la confusion des actions et les retournements de situation qui ont rendu l'issue des opérations indécise pendant toute la durée de la bataille, Waterloo a immédiatement été perçu comme un événement mythique aux conséquences considérables. Un mythe reconstruit bien sûr par le *Mémorial de Sainte Hélène* et dont la littérature française s'est emparée en inspirant des pages célèbres à Stendhal, dans *La Chartreuse de Parme* (1839), à Victor Hugo

dans *Châtiments* (1853) puis dans *Les Misérables* (1862) mais en suscitant aussi bien d'autres textes, moins lus aujourd'hui, comme le chapitre « Waterloo » des *Mémoires d'outre-tombe* de Châteaubriant publié dès 1838 dans *Le Congrès de Vérone*, *L'Orpheline de Waterloo* (1841) de Frédéric Soulié, ou le *Waterloo* (1864) d'Erckmann-Chatrier. Peu de critiques se sont interrogés de manière transversale sur l'impact littéraire de cet événement tout enveloppé d'imaginaire. Pour Hugo et (un peu) Stendhal, un bel article de Guy Rosa¹ jette quelque lumière sur la question. Rappelons d'abord les faits.

Le début des hostilités Depuis le retour de l'île d'Elbe, le concert des puissances dynastiques avait clairement affiché sa « détermination » par la déclaration du 13 mars 1815 : « Napoléon Bonaparte s'est placé hors des relations civiles et sociales et que, comme ennemi et perturbateur de la paix du monde, il s'est livré à la vindicte publique ». La reprise des hostilités était inévitable. Napoléon décida de prendre l'initiative et de battre en Belgique les Anglais de Wellington et les Prussiens de Blücker, avant que les Autrichiens et les Russes aient eu le temps de les rejoindre. Le 15 juin à la tête d'une armée de 128 000 hommes il franchit la Sambre avec le plan de séparer en deux les armées ennemies en rejetant les Anglais à la mer et les Prussiens sur le Rhin. Le 16, les Prussiens sont battus à Lagny, mais se retirent en bon ordre. Ney à la recherche d'une avant-garde anglaise tombe sur le gros des troupes de Wellington. Le 17, Napoléon hésite. Au lieu d'ordonner à Grouchy d'écraser les Prussiens en repli et de donner à Ney les moyens d'enfoncer Wellington qui faisait lui-même route vers le Nord, il perd quatorze heures décisives qui permettent aux Anglais de se retrancher au Mont-Saint-Jean et aux Prussiens de se regrouper pour rejoindre Wellington. Cette hésitation a peut-être tenu aux intempéries. Un orage était survenu en fin de matinée, la pluie était tombée toute l'après-midi, ralentissant à l'extrême le déplacement des pièces d'artillerie, essentielles au dispositif de l'Empereur.

La bataille Elle commença le 18, à 11h. 35, et dura sans interruption jusqu'à la nuit. Les Anglais résistèrent aux charges furieuses de la cavalerie française de Kellermann. Vers 13 h., l'irruption inattendue de la cavalerie prussienne de Bülow (avec 30 000 hommes) força Napoléon à modifier ses plans. Désormais les 70 000 Français se battaient contre 100 000 ennemis, et les renforts de Grouchy (au combat sur la Wavre) n'arrivaient pas. A 16 h., malgré la disproportion des forces, la chance semble tourner en faveur de la France : le maréchal Ney emporte le centre de la bataille en délogeant les Anglais de la Haie-Sainte. Mais à 16h. 30 une charge sauvage des cavaliers prussiens enfonce la droite française commandée par Lobau. De 17h. à 19h., dans une mêlée effroyable, l'essentiel des troupes françaises, démoralisées par l'attente vaine des 33 000 hommes de Grouchy, furent prises en tenaille par la cavalerie prussienne et les Anglais. Le massacre fut énorme. Deux bataillons du premier régiment de grenadiers de la Garde (dont un sous le commandement de Cambronne) formèrent le carré en opposant une résistance farouche qui évita l'anéantissement total de l'armée française. La journée avait coûté 40 000 hommes à la France, 15 000 à l'Angleterre et 7000 à la Prusse. A 20 h. Napoléon, battu, laissait le commandement à son frère Jérôme et faisait route vers Paris pour organiser la résistance et,

¹ Guy Rosa, « Le Quid obscurum des batailles : Waterloo chez Hugo et Stendhal », Elsenieur, n°10, Presses Universitaires de Caen, 1995.

politiquement, tenter de reprendre en main la situation. Voilà ce que serait, en allant vite, l'énoncé des faits. Voyons ce qu'en a fait l'énonciation littéraire.

« **Il n'y comprenait rien du tout** » Dans *La Chartreuse de Parme*, Stendhal consacre deux grands chapitres (III et IV) à l'événement, selon une stratégie narrative d'autant plus novatrice et déconcertante que le récit, publié moins de quinze ans après les faits, constitue par son objet une sorte de première dans le genre romanesque et qui se présente, en outre, sous une forme radicalement inédite : depuis Walter Scott, on était habitué à l'Histoire, mais pas encore à l'évocation de la guerre moderne, et encore moins à une image entièrement désorientée comme celle que choisit de (dé)construire Stendhal en nous faisant parcourir le champ de bataille, au moment même des affrontements, aux côtés de Fabrice, un jeune antihéros de dix-sept ans, aussi sympathique qu'inconscient, naïf, amoureux de la légende napoléonienne, rêvant de gloire et venu se battre sans savoir armer un fusil. On traverse le champ de bataille au gré des déambulations aléatoires du personnage, totalement perdu, qui sillonne le site à la recherche d'un régiment où il pourrait se battre. La journée historique qui occupe tout de même soixante pages du roman se décompose en une série incompréhensible phénomènes entr'aperçus et décrits tels quels, sans liens de causalité possible, comme une sorte de divers pur : une vivandière maternelle qui guide l'adolescent, au milieu d'un petit chemin, un cadavre défiguré dont les pieds sales révulsent Fabrice, au loin la fumée blanche des pelotons, le fracas continu des salves d'artillerie insupportable d'assourdissement, des saules fauchés par un boulet égaré, des sentiers boueux et des fossés ruisselant de pluie, un cheval acheté puis volé, le maréchal Ney difficile à distinguer des autres gradés, un cheval éventré agonisant dans la terre détrempeée, des verres d'eau-de-vie qui achèvent de troubler le regard du héros, une escorte passant au galop où l'on dit que se trouve Napoléon, les balles qui sifflent et les obus qui éclatent, des hommes abattus autour de Fabrice, une sensation de faim de plus en plus insistante, un Prussien qu'il tue à bout portant comme s'il était à la chasse, des charges sporadiques de cavalerie, des soldats courant en tous sens, puis un insurmontable et enfantin besoin sommeil qui abat le garçon jusqu'au soir dans la charrette de la vivandière. Quand il se réveille, à la nuit, c'est pour nous faire assister à la déroute des survivants français. C'en est fait de l'Empire. Le destin du monde a basculé. Strictement impensée, l'Histoire s'est accomplie sous nos yeux en restant ininterprétable : à aucun moment le récit n'a quitté le point de vue singulier d'un témoin qui au plus fort des combats demandait d'une voix claire : « Ceci est-il une véritable bataille? »

L'œil de Dieu Rédigé vingt ans après *La Chartreuse* et près d'un demi-siècle après les événements, le récit de V. Hugo adopte le point de vue d'un narrateur omniscient, selon un dispositif si diamétralement opposé à celui de Stendhal que le texte finit, tout compte fait, par aboutir au même résultat : « La bataille de Waterloo est une énigme. Elle est aussi obscure pour ceux qui l'ont gagnée que pour celui qui l'a perdue. Pour Napoléon c'est une panique ; Blücher n'y voit que du feu, Wellington n'y comprend rien. » Dans *Les Misérables*, la bataille de Waterloo occupe les dix-neuf chapitres dans la deuxième partie du livre I. La genèse du roman nous apprend qu'il s'agit d'un ajout pratiqué par Hugo dans les derniers moments de la rédaction. La journée, racontée minute par minute, se déroule comme l'épiphanie d'un sens qui déjoue toutes les attentes de la raison : « Dans cet événement,

empreint de nécessité surhumaine, la part des hommes n'est rien ». Chaque détail historique en fait la démonstration. Prenons, par exemple, la météorologie. Napoléon était officier artilleur ; il avait gagné chacune de ses offensives grâce à une science infailible des préparations d'artillerie. A Waterloo, nous dit Hugo, il possède toute la puissance de feu nécessaire pour vaincre : Wellington possède cent cinquante neuf canons, et lui deux cent quarante, avec une maîtrise de l'arme infiniment plus grande . Sûr de son plan de bataille, il est « de belle humeur », presque joyeux : « L'homme qui avait été sombre à Austerlitz fut gai à Waterloo ». La victoire est au bout du canon. Napoléon, continue Hugo, « avait l'habitude de tenir toute l'artillerie dans sa main comme un pistolet », avec la tranquillité d'un tireur d'élite certain de frapper au cœur de la cible, attentif seulement à foudroyer l'adversaire au moment décisif. Au petit jour, les bouches à feu sont prêtes. Il reste à les pointer sur les lignes ennemies en les plaçant aux positions précisément étudiées où elles feront leur œuvre. C'était compter sans Dieu : « Un mystérieux froncement de sourcil devint visible au fond du ciel. » Le sol détrempé par les averses de la veille gêne l'acheminement des lourdes batteries. C'est le matin ; on attend le soleil de juin qui, d'un rayon doit sécher les ornières. Il ne vient pas. Le vent qui se lève, au contraire, est chargé de nuages : « Pour que Waterloo fût la fin d'Austerlitz, la providence n'a eu besoin que d'un peu de pluie ... » Par ce caprice de la météorologie, l'Histoire brutalement est comme saisie de vertige ; elle se retourne contre elle-même. Tout vacille. Il serait candide d'y voir qu'un hasard, car il s'agit du « ciel » : « Napoléon avait été dénoncé dans l'infini et sa chute était décidée. Il gênait Dieu. Waterloo n'est pas une bataille; c'est le changement de front de l'univers. ». Mais Dieu avait-il raison?

« **Faut-il trouver bon Waterloo?** » Hugo ne cache pas son opinion : « Il existe une école libérale très respectable qui ne hait point Waterloo. Nous n'en sommes pas. » V. Hugo abomine Waterloo, mais il se retient et propose une réponse complexe et dialectique. D'abord « au point de vue culminant de la question », Waterloo est indiscutablement « une victoire contre-révolutionnaire » : c'est « le 14 juillet 1789 attaqué », « le branle-bas des monarchies contre l'indomptable émeute française ». Mais d'un autre côté, « l'empire ayant été despotique », l'effet de réaction a voulu qu'après Waterloo la royauté dût elle-même se transformer en puissance libérale : « un ordre constitutionnel à contrecœur est sorti de Waterloo, au grand regret des vainqueurs. » En fait, conclut Hugo, un rien hégélien, Waterloo est une ruse de l'Histoire : « C'est que la révolution ne peut être vraiment vaincue, et qu'étant providentielle et absolument fatale, elle reparaît toujours, avant Waterloo, dans Bonaparte jetant bas les vieux trônes, après Waterloo, dans Louis XVIII octroyant et subissant la Charte (...) Le siècle que Waterloo voulait arrêter a marché dessus et a poursuivi sa route. Cette victoire sinistre a été vaincue par la liberté. » Waterloo pour Hugo contient donc la productivité obscure d'un double contresens. C'est une victoire de la contre-révolution mais qui va rendre à la France un petit peu de sa liberté : elle se solde donc par une défaite des vainqueurs. En abattant Napoléon, c'est bien sur un tyran que cette victoire a été remportée mais Waterloo met fin à ce qu'il y avait en lui d'antinomique à la révolution. L'écrasement contre-révolutionnaire de ce tyran « involontairement révolutionnaire » débouche sur une victoire « involontairement libérale ». La tyrannie était une « lumière obscure », une sorte de soleil noir plus sombre que la nuit. Waterloo en fut

l'éclipse. La royauté libérale qui en a résulté, ce n'est pas encore le soleil éternel de la République, mais c'en est tout de même la lointaine promesse, un sorte de petit matin blême : les premiers instants d'une très très longue journée.

Un seul vrai vainqueur Énigmatique, indécidable et somme toute transcendante, la bataille du 18 juin aura-t-elle été, pour les humains, une victoire sans véritable vainqueur? Non, répond Hugo. Il y a eu un vrai vainqueur, un seul : « L'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, ce n'est pas Napoléon en déroute, ce n'est pas Wellington pliant à quatre heures, désespéré à cinq, ce n'est pas Blücher qui ne s'est point battu; l'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne. » Cela s'est passé un peu avant 20h., dans ce qui restait du premier régiment des grenadiers de la Garde : « Quand cette légion ne fut plus qu'une poignée, quand leur drapeau ne fut plus qu'une loque (...) un général anglais, Colville selon les uns, Maitland selon les autres, leur cria : « Braves Français, rendez-vous! Cambronne répondit : Merde! » (...) « Cambronne trouve le mot de Waterloo comme Rouget de l'Isle trouve la Marseillaise, par visitation du souffle d'en-haut. Cette parole de dédain titanique, Cambronne ne la jette pas seulement à l'Europe au nom de l'Empire, ce serait peu; il la jette au passé au nom de la Révolution. »